

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 2

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A PROPOS DE L'HIVER ET D'UN PROJET D'ÉMIGRATION

A. J. L. Duplan

A PRES avoir longuement médité sur la misérable existence que, durant l'hiver, nous menons dans le canton de Vaud et ailleurs, J. L. Duplan nous invite, ni plus ni moins, à reprendre le geste ancestral — le geste du vieux Divico, lequel secouait si gentiment la poussière de ses chaussures contre les trottoirs de nos villes — et à aller nous établir dans une contrée plus hospitalière que la nôtre. C'est l'émigration avec son long cortège de malades, de geignards et de mécontents. On se garde bien de nous dire comment s'effectuera le voyage. Irons-nous à pied, à cheval, en chars à bœufs ou en « Rolls Royce » ? Il est vrai que cette question n'a aucune espèce d'importance puisqu'il s'agit, avant tout, d'une question de principe. Car le principe de l'émigration une fois voté par le peuple souverain (et ce jour-là, les femmes auront droit de vote), il se trouvera bien quelque part, un Orgétorix en jupons qui se chargera volontiers de préparer l'expédition nouvelle. Un journal sera fondé. Il portera vraisemblablement le titre de « Mouvement expéditionniste » et sous la rubrique : « L'Idée marche... » paraîtront une série d'articles, du plus haut intérêt, sur le pays « décollant de lait et de miel » dans lequel nous devons transporter nos pénates.

Il est donc entendu que, six mois durant, dans notre bon canton de Vaud, nous claquons des dents, souffrons des engelures et buvons du thé de bourrache, tandis que la pluie tambourine sur nos toits ou que la bise souffle en rafales et décore les vaches qui se rendent à l'abreuvoir. Je n'ai garde de m'insurger contre de telles affirmations, je me borne simplement à constater que c'est durant cette saison, dite froide, qu'il y a le plus de représentations théâtrales et le plus de soirées dansantes au cours desquelles les dames arborent les plus beaux décolletés. Je ne leur en fait pas un grief, au contraire, ayant pour principe de toujours admirer la plus belle partie du genre humain. Cependant, après les six mois d'hiver, viennent six autres mois que notre aimable correspondant, pour une cause encore mal connue, feint d'ignorer. Je n'en parlerai pas, moi non plus, sachant par expérience qu'aux premiers jours du printemps les Vaudois mangent de la rhubarbe, qu'en été ils dansent aux abbayes et qu'en automne ils remplissent leur cave d'un joli vin qui n'a pas manqué de soleil.

J'essaie simplement de me mettre dans la peau d'un bon paysan vaudois à qui l'on viendrait tenir le petit discours suivant :

— Jean-Louis, mon ami, écoute ce que je vais te dire. On gèle, ici, dans ton village. Laisse-là ton domaine, ta maison, tes cochons, tes vaches, ton vin bouché, ta place de municipal et ton fauteuil de conseiller de paroisse. Abandonne tout cela et pars, toi et les tiens, pour un grand voyage. Dès demain, tu sortiras le char à échelles dans lequel tu mettras un peu de literie, deux ou trois duvets, une « coïte » et un broussetout de rechange. Tu attèleras les chevaux que ton fils, le dragon, conduira sans peine. Quant à toi, tu prendras le char à pont, traîné par deux bœufs. Et sur ce char, il y aura ta femme, tes filles, le fourneau-potager, la batterie de cuisine,

le fer à bricquets, la huche à pain et le trabretzet pour faire boucherie. Si tu as de l'escient, tu réserveras une petite place pour deux ou trois bouteilles de Gollion que tu offriras aux indigènes, lors de ton arrivée, histoire de voir leurs grimaces en dégustant cette « fine goutte ».

Après avoir bu un dernier verre d'eau de cerises pour te raigillarder, tu feras claquer ton fouet et... en route ! A Genève, Jules César ne sera pas là pour t'arrêter, puisque Jules César est mort depuis longtemps. A défaut d'un général romain, il y aura bien deux ou trois gabelous qui t'attendront à la frontière. Tu n'auras qu'à présenter ton passeport et le tour sera joué. Ensuite, pour te donner du cœur au ventre, tu entonneras le « Chant de notre Rhône » qu'un de nos meilleurs écrivains a composé tout exprès pour célébrer ce grand voyage. Sois tranquille, vous serez nombreux. Il se trouvera facilement un régiment pour vous donner le ton et pour battre la mesure. Vous marcherez en rangs, de manière à occuper toute la route. Il y aura, à gauche, les ténors du Brassus et à droite les basses de l'Union chorale de Lausanne. Le milieu de la colonne sera occupé par tout le menu fretin des autres sociétés de la « Cantonale ». A vous tous, vous ferez un tel boucan que les populations épouvantées s'enfuiront à votre approche, vous laissant les meilleures terres. Ce sera le moment de vous installer dans cette belle Provence où Divico ne sut pas rester parce que cette « poison de soleil » lui faisait mal à la tête. Si vous êtes sages et surtout si vous ne perdez pas votre temps à faire passer les vaincus sous le joug, peut-être qu'avec la permission de Tartarin de Tarascon et celle, beaucoup plus importante, d'André Tardieu, vous pourriez vous installer dans le Midi, mais ce n'est pas sûr.

On vous enverra peut-être plus loin, de l'autre côté de l'eau, dans cette belle contrée du Soudan où, comme dit J. L. Duplan, « on peut se passer de mitaines ». Ce sera le moment d'amaïdouer les Mandingues et les Peuhls en leur offrant, tout de suite, trois verres de Gollion...

J'imagine que le bon paysan vaudois à qui l'on tiendrait ce petit discours répondrait à peu près ceci :

— D'abord, laissez-me voir réfléchir. On ne prend pas une décision de cette importance à brûle-pourpoint. Premièrement, êtes-vous sûr qu'il y aura de la place pour nous là-bas. Et puis, même s'il y en avait, qui vous dit qu'on pourrait s'habituer aux coutumes et aux habitudes des populations du Soudan. Pour un petit rhume de cerveau qu'on éviterait, pour une bronchite de moins, on risquerait d'attraper les fièvres ou bien quelque chose de pire. On n'aurait point d'engelures, ça c'est sûr, mais en enfilant ses souliers, le matin, on risquerait de mettre le pied sur un serpent venimeux. Enfin, qui vous dit qu'on retrouverait, là-bas, la fondue au fromage, le taillé aux greubons et la saucisse aux choux. Non, croyez-moi, restons chez nous, même durant l'hiver.

L'hiver de notre pays, mais c'est une bénédiction ! S'il n'y avait pas d'hiver, quand donc prendrions-nous le temps de faire boucherie et de manger la « fricassée ». Ah ! ces diners de boucherie, je ne les donnerais pas pour toutes les bananes et les mandarines du monde. On se met à table à midi et l'on ne retourne à son travail que

beaucoup plus tard, « quand la peau du ventre — comme dit Rabelais — s'est beaucoup élognée des rognons ».

Si l'hiver n'existait pas, mais quand renouvelerait-on nos autorités communales ? Le législateur a bien fait les choses. Il sait qu'en novembre les semences sont faites et la betterave rentrée. Plus de vaches en champs, aucun travail sérieux. On a donc tout le temps qu'il faut pour nommer la municipalité et le syndic. Après avoir gouverné, on peut aller à l'auberge, boire un coup, se quereller avec ses voisins et donner, s'il le faut, un coup de poing sur la table. N'est-ce pas Juste Olivier qui a dit :

*Un peu de dispute ramine,
Foin des gens toujours endormis...*

Moi je dis que, si les élections communales avaient lieu en été plutôt qu'en hiver, c'en serait fait de notre démocratie !

Tant qu'il y aura un canton de Vaud entre les Alpes et le Jura et des vignes sur les bords du Léman, les Vaudois préféreront rester chez eux. Plutôt que de créer des incidents diplomatiques ou de se battre avec les gens de Tarascon ou de Conakry ils aimeront dix fois mieux boire trois verres à la cave en mangeant, sur le pouce, un rond de saucisson et un quignon de pain de ménage. Ils iront volontiers faire un voyage d'agrément, mais c'est seulement au retour, en revoyant le clocher de leur village, qu'ils entonneront de tout leur cœur : « Vaudois, un nouveau jour de lève ! »
Jean des Sapins.

De l'art de voler. — Le spectateur, au parc d'aviation, le nez en l'air :

— C'est dangereux de voler comme ça, mais ça doit bien rapporter.

Le pick-pocket, par confusion :

— Euh !... Six mois à un an de prison... ça dépend des juges.



TE DIO PAS VOLEU MA...

FREDERI et Davi l'étant prâo camarardo se vo volîâi mâ ein avâi adî ion que coudhîve djuvî on tor à l'altro. Lâo metî l'étâi de corre tote lè fâire dâo paî po marchandâi tote sorte de bîte, dâi grôche et dâi petite et d'inguieusâ ti lè payisan que sè fyâvant à leu. Mâ l'è principalameint Davi que l'étâi lo pllie fin. L'arâi einrossî lo diablîo, as-sebin vo pouâide craire cò n'arâi pas einrossî. Mîmameint Frèderi lâi a passâ quemet lè z'altro et tot parâi l'étâi pas tant facilò, mâ, vo sède, Davi l'étâi d'on velâdzo iò lo bon Dieu lâi avâi jamé passâ.

L'étâi, crâio, po dâi caion que Davi l'avâi reveindu à Frèderi. Dèvessant pèsâ tant et pu s'èin manquâve la mâiti. Frèderi l'a payî po ne pas einmandzî dâi niéze, mâ lâi a de dinse :

— Accuta, Davi ! Vu pas redèvesâ de clliâo câion. Sant pas ti âi z'èbouèton, l'è su. Mâ, tot parâi, s'on sè trovâve dâi iâdzo ein socièti et que lâi ausse on croûio gauio po tè dere voleu, tè foudrà bin m'estiusâ se ne diò pas lo contréro !

D'apri Frîdolin.

EIN TSEMIN DE FE

COUGNEFEDZO demorâve tot âo cout-set de la jographie, iô lè lutsèran se baillant la bouna né. N'ètai jamé ve-gnâ pè Lozena que po lo servico, et dein ci temps lè sordâ vetu ein militéro payvânt pas lào pllièce. Du cein l'ètai restâ su la frita dâo canton de Vaud sein ein jamé ressaillî.

L'autr'hi, tot parâi, l'a faliu que vigne à la velâ po on einterrâ. Sarâi bin restâ à l'otto po cein que clli l'einterrâ pouâve pas lài rapportâ, mâ l'arâi ètâ pè la leinga dâi dzein se lài ètâi pas zu et... l'a prâ lo tsemin de fé.

Sti coup, l'a faliu payî. N'ètai pas quemet po lo militéro. Cougnefedzo, qu'èin voliâve avâi po son erdzeint, l'avâi djurâ de vère tot lo pai. Lè get que l'âovressâi ètant asse grand que la fenitra dâo vagon, que l'avâi âoverta assebin. Po mî guesni passâve tant la tita pè la bornatse que l'homme que fâ lè perte âi beliet lài dit dînce :

— Betâ pas la tita pè la fenitra se vo pllié !

— Cein vo regarde pas, so repond Cougnefedzo qu'ètai pas de bouna ! Mé seimblie que i'è payî mon beliet et que i'è lo drâi de vouatî pè lè fenitre.

— Vo dio pas lo contréro, rebrique lo contro-leu, voliâvo pî vo dere que, avoué voutra tita, l'è dèfeindu d'eindommadzî lè port et lè tunnet su voutron tsemin ! *Marc à Louis.*

Cela lui passera. — Maman, mon Edouard n'est-il pas le plus tendre, le plus adorable des fiancés ? Je trouve même qu'il m'est trop soumis.

— Patience, mon enfant, cela lui passera avec le mariage.

Pourquoi. — Dis papa, pourquoi qu'y pleut ?

— Mais, mon petit ami, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah !... mais alors, pourquoi qu'y pleut aussi dans la cour qui est pavée ?

L'AUBERGE PLEINE

DANS un village du canton de X... — nous tairons son nom et pour cause — s'est passée la drôlatique aventure que nous allons raconter. Nous tenons le fait de l'acteur principal.

* *

Je venais de me marier. Clotilde et moi savourions avec délices les douceurs de notre lune de miel.

Comme deux amoureux, à petites journées, nous parcourions la contrée, si riche en sites merveilleux et pourtant si peu connue des touristes. Nous allions au hasard de la fantaisie, suivant notre caprice, sans programme dressé à l'avance, au gré de nos désirs et heureux de vivre, nous arrêtant tantôt dans un bourg, tantôt descendant à l'auberge d'un simple village.

Ah ! ce voyage de noces, quels souvenirs il évoque en moi ! Quelle odyssée ravissante et comme ses moindres détails sont gravés en traits de feu au fond de ma mémoire !

Par une soirée toute ensoleillée, nous arrivâmes dans le petit village de ***. Ma femme et moi, en amoureux égoïstes, étrangers à tous les bruits du monde, ne vivant que pour nous seuls, ignorions que c'était la veille de la plus forte foire de l'année.

Suivant notre habitude, après nous être renseignés, nous descendîmes à l'hôtel le plus confortable de la localité — cela ne veut pas beaucoup dire — et je demandai que l'on nous servit le plus vite possible un bon souper ; puis, je priaï le maître de l'établissement de faire monter nos légers bagages dans notre chambre.

Il me parut assez embarrassé et il me sembla hésiter un moment : et je crus presque qu'il allait nous refuser. Mais s'étant concerté avec sa femme, une grosse dondon à la figure réjouie, qui, le tablier blanc relevé sur le côté, surveillait les casseroles, il s'avança vers nous avec son plus gracieux sourire et nous pria d'entrer dans la salle à manger.

L'appétit aiguïté par notre course, nous fîmes grand honneur au souper qui, en toute conscience je dois le déclarer, était très copieux et en tous points excellent. J'ai encore au palais le goût d'un certain vin que l'on fut chercher der-

rière les fagots, et dont le persistant souvenir n'est pas pour moi exempt de charmes !

La maison regorgeait de monde et toutes les chambres étaient occupées par des marchands, clients attirés de l'hôtel. Cette foule énorme de voyageurs m'expliqua l'hésitation du patron en nous voyant arriver.

Notre repas terminé, la maîtresse d'hôtel prit elle-même le soin de nous conduire à notre chambre. Elle s'excusa de nous en donner une si exigüe et située au dernier étage de la maison ; mais c'était la seule restée libre, et encore, pour nous la laisser, avait-on été obligé d'envoyer la domestique coucher chez une voisine.

Les amoureux et les nouveaux mariés s'accommodent de tout ; aussi, après m'être assuré d'un coup d'œil que du moins aucun des accessoirs ne manquait, nous primes la chose gaie-ment et je remerciai l'hôtesse de sa bonne volonté.

Étroite était la chambre et le mobilier primitif, mais animée par la joyeuse humeur de Clotilde, éclairée par son divin sourire et l'éclat de ses dents d'un émail éblouissant, je la trouvais ravissante !

Puissance étrange de l'amour dont la baguette magique possède le privilège de métamorphoser la chaumière la plus humble en un palais superbe !

Les flèches d'or d'un gai rayon de soleil avaient transpercé depuis longtemps les rideaux de mousseline de l'étroite fenêtre de notre chambre, quand j'entendis frapper deux petits coups à la porte. Un instant après, la voix bien connue de la bonne nous cria à travers la cloison.

— Huit heures viennent de sonner, monsieur et madame ; il est temps de vous lever pour le déjeuner, qui a lieu à neuf heures précises.

— C'est bien, lui répondis-je en m'étendant avec délices dans mon lit.

Environ vingt minutes après, nouvel appel de la servante ; je l'envoyais assez rudement promener.

Clotilde et moi riions de tout notre cœur de l'aventure, lorsque la maîtresse d'hôtel elle-même, frappant de nouveau, nous demanda la permission d'entrer.

Un peu agacé par cette insistance, sur la prière de ma femme, j'acquiesçai néanmoins à la requête.

Quand la porte fut refermée sur l'hôtelière, avec un peu de timidité et une pointe d'embaras, elle nous dit :

— Croyez, monsieur et dame, que ce n'est pas par pure taquinerie que je vous prie de vouloir bien vous lever...

— Mais enfin, madame, nous sommes ici chez nous, et, par conséquent, libres de rester au lit le temps que nous jugerons convenable.

— Certes, oui, monsieur, et, dans toute autre circonstance, je me serais bien gardée de venir vous déranger... Mais, aujourd'hui, c'est bien différent.

— Pourquoi cela ?

— Lorsque, hier soir, vous avez demandé une chambre, mon mari était sur le point de vous répondre par un refus... Mais, sachant que vous ne pouviez vous loger ailleurs, à cause de la foire d'aujourd'hui, et vous voyant si gentils tous les deux, j'ai pensé que, pour une nuit, vous vous contenteriez de la chambre de la bonne... Il a bien fallu changer les draps... Comme il n'en restait plus à ma disposition après avoir garni les lits de tous les voyageurs... on a mis dans le vôtre... la grande nappe de la salle à manger !!! On déjeûne à neuf heures, et il me faut cette nappe de suite... Je n'ai même que le temps nécessaire pour dresser ma table !!

Je partis d'un éclat de rire, en voyant le rouge monter au visage de Clotilde, et, me tournant vers l'hôtesse, je lui dis :

— Vous pourriez envoyer chercher la nappe dans dix minutes, car ce temps est suffisant à madame pour se lever...

— Veuillez agréer mes excuses, madame, et recevoir tous mes remerciements.

Et le déjeuner, fort bon, ma foi, fut servi sur la nappe dans laquelle nous avions couché.

Henri Datin.

DEGUSTATION

DEGUSTATION ! Cette année, en particulier, ce mot sonore, d'une élégance toute française, dont les syllabes évoquent le glouglou d'une source rafraîchissante, prend un air important, réjoui, un petit air de noblesse qui fait venir l'eau à la bouche et sourire en l'honneur du jeune Bacchus.

La dégustation, on en parle longtemps à l'avance, avant qu'elle soit fixée, et lorsqu'elle l'est, les habitués, les fidèles, les sérieux et les autres, mettent ce jour à part et le soulignent doublement, triplement dans leur calendrier ; ils n'auraient garde de l'oublier, sans cela, mais c'est une manière de prise de possession anticipée, un moyen suggestif, combien simple, qui le fait briller à chaque regard porté sur la fuite du temps. C'est plus et moins qu'un jour de fête, et les participants n'ont d'autres préparatifs qu'une attente joyeuse avec le soin de ne pas fausser leur goût par une alimentation trop pimentée, une débauche de tabac ou une ingestion de boissons fortes ; ils prient le ciel de leur éviter le coryza et les variétés de rhumes, afin d'avoir nez, bouche et gorge en excellentes dispositions. De l'estomac et du cerveau, ils n'en parlent pas ; ils connaissent les capacités du premier et la solidité du second, et ils sont, du reste, bien décidés à ne les soumettre à aucune épreuve d'endurance. Ce n'est pas à un match qu'ils vont se rendre ; on n'y fait assaut que de subtilités d'analyse, quelques-uns s'exerçant en vue du prochain concours de dégustation du Comptoir. Quant aux profanes, nul ne s'aviserait de les cautionner et ils restent un peu en marge de cette société de « fins becs ».

Dix heures moins un quart. Le train Lausanne Villeneuve a déposé à la halte d'Epesses un premier contingent de messieurs qui s'acheminent vers le Dézaley. Dix, vingt, trente autos se garent sur la grand-route en une longue file ininterrompue et dégorgent le deuxième contingent.

Des messieurs, rien que des messieurs — le thé d'octobre ne flattant guère le palais des dames — envahissent au coup de dix heures le vaste local où trônent trois pressoirs flanqués de quatre grandes cuves. Ils défilent devant le distributeur des verres marqués aux armes de la ville de Lausanne et se groupent suivant leurs affinités ou simplement suivant le hasard des rencontres : marchands vaudois de ci, marchands alémaniques de là ; cafetiers d'un côté, vigneron de l'autre, et partout, des amateurs de fines lampées, quelques curieux de pittoresque ou de nouveauté, ceux qui veulent avoir l'honneur de dire à tout venant : j'étais à la dégustation, pensant, les pauvres, que ça les grandira d'une coude dans l'estime de leurs connaissances.

La séance est ouverte sur un signe imperceptible du préposé aux opérations : un léger frémissement, avant-coureur de jouissances gustatives, parcourt l'assemblée, et un rayon particulier pointe au fond des prunelles. Les verres sont serrés dans les mains pour en tempérer la fraîcheur, essayés pour les rendre plus transparents et plus nets. Quatre, cinq échansons débouchent de la cave, portant chacun un pot-cruche en terre vernie, utilisé seulement en cette occasion. Les verres se tendent, s'emplissent au quart, au tiers, à la moitié ou tout entiers, selon le désir du propriétaire.

« Vase numéro cinq, messieurs, » annonce-t-on.

Et chacun de déguster à sa manière.

Il y a une minute ou deux d'un silence impressionnant, succédant au brouhaha des conversations. On apporte un sérieux de commande à cet acte qui nous paraît si simple à nous autres, non initiés aux raffinements d'une analyse de ce genre.

Les « as » — ils sont nombreux — ne se laissent pas distraire avant d'avoir établi leur jugement. Ils insèrent le bout du nez dont les ailes palpitent, dans l'évasement du verre et hument l'arôme avec de petits reniflements discrets, pour ouvrir toutes les portes au sens mis en jeu. Ils élèvent leur verre à la hauteur des